

[The text in this section is extremely faint and illegible due to significant fading and staining. It appears to be a large block of text, possibly a list or a detailed account, but the individual words and sentences cannot be discerned.]

[This section contains faint text at the bottom of the page, which is also illegible due to fading and staining. It may represent a concluding paragraph or a signature block.]



Eugene Lami del.

Caron sc.

LE DON QUICHOTTE.

DONQUICHOTTE AU BAL.

diminua petit à petit et se dissipa. Ils achevèrent paisiblement leur promenade, et à la brune ils revinrent à la maison. Ils y trouvèrent un cercle brillant et nombreux. L'épouse de Don Antonio, jeune et jolie femme, aimant le plaisir, et faite à tous égards pour le répandre autour d'elle, avait invité toutes ses amies à un souper et bal qu'elle donnait pour procurer à ces dames la satisfaction de voir de près ses deux singuliers hôtes. Le souper fut splendide, et le bal le suivit immédiatement. Deux dames, plus folâtres que les autres, s'attachèrent à Don Quichotte; elles ne lui laissèrent ni paix ni trêve, et, bon gré malgré lui, elles le firent danser jusqu'à extinction. Rien n'était si plaisant, si risible, que de voir danser gauchement, à contre-cœur et à contre-sens, notre héros, avec sa longue figure sèche et jaune-brun, toute en nez, sans joues et sans dents, monté sur ses deux longues jambes menues, moins longues cependant que ses longues cuisses décharnées. Tout en le secouant, les deux espiègles lui lâchaient à la dérobée, et à qui mieux mieux, et de tendres soupirs, et de tendres œillades, et de tendres propos; de quelque côté qu'il tournât la face, il se retrouvait presque sous le nez un minois charmant qui le lutinait; tellement que, ne pouvant plus tenir ni à ces agaceries, ni à la fatigue de la danse, il se laissa tomber sur son séant au beau milieu de la salle, en s'écriant :

— *Fugite partes adversæ.* Vous y perdrez vos peines, belles Dames ; non, je n'ai... que pour ma sans pareille Dulcinée du Toboso.... Ah! je n'en puis plus.

On voulut en vain le faire relever. Don Antonio, voyant qu'il n'y avait plus rien à en tirer pour ce soir, ordonna qu'on le prît à quatre et qu'on le portât dans son lit. Sancho le premier vint à son secours. — Je dis, notre maître, lui dit-il en l'empoignant, que vous avez dansé votre soûl, que cette fois vous en avez assez. Vous pensiez peut-être qu'on danse aussi facilement qu'on se bat ; qu'au bal un chevalier errant peut, comme par-tout ailleurs, damer le pion à tout autre ; hé bien, vous vous blousiez, notre cher maître. Vous voyez à présent, j'espère, qu'il y a moins de besogne à pourfendre un géant qu'à faire des cabrioles pendant dix minutes. Au reste, que ne m'appeliez-vous à votre aide ; à moi le père pour gigoter, pour sauter, pour gambader tant qu'on voudra, pourvu qu'il ne faille pas glisser le pied en cérémonie, et en faisant les beaux bras mourants.

Ces propos, et d'autres encore de même genre, que Sancho débitait en chargeant son maître sur ses épaules, divertirent beaucoup l'assemblée. Enfin on mit Don Quichotte au lit, et Sancho eut grand soin de l'y couvrir de tout ce qu'il put ramasser, afin, disait-il, de lui faire sortir la fatigue par les sueurs.

Le lendemain, Don Quichotte, après une fort bonne nuit, se trouva parfaitement remis et aussi dispos qu'à son ordinaire. Après le déjeuner, Don Antonio lui rappela l'expérience projetée de la tête parlante; et, tout étant disposé, Don Antonio et son épouse, Don Quichotte et Sancho, deux cavaliers amis de la maison, et deux jeunes dames, les mêmes qui avaient exténué Don Quichotte au bal, s'enfermèrent dans la chambre où était la tête. Là, Don Antonio expliqua ce que c'était que cette tête, recommanda le secret à tout le monde; et, en annonçant qu'on allait en faire l'expérience pour la première fois, il s'approcha la bouche à l'oreille de la tête, et dit, sans élever ni baisser la voix plus qu'à l'ordinaire: — Veux-tu bien, tête savante, me dire à quoi je pense en ce moment?

La tête aussitôt, sans faire le moindre mouvement, répondit, d'une voix nette et sonore que tout le monde entendit très-distinctement: — *Je ne devine point les pensées.*

A cette réponse, chacun jeta ses regards étonnés sur la table, autour de la table, en haut, en bas, dans les quatre coins de la chambre; mais on n'aperçut absolument rien.

— En ce cas, reprit Don Antonio toujours à l'oreille de la tête, dis-moi combien nous sommes ici.

— *Toi, ta femme*, répondit la tête, *deux amis à*

toi, deux bonnes amies à ta femme; un fameux chevalier errant qu'on appelle Don Quichotte de la Manche, et son écuyer qui se nomme Sancho Pansa.

Nouvelle surprise, nouvelle émotion encore plus vive; l'effroi même s'en mêla, et les cheveux en dressèrent à plus d'une personne de la compagnie. Don Antonio quitta la place et dit: — C'en est assez, tête admirable; je reste convaincu que celui qui t'a construite ne m'a point trompé; je ne regrette point mon argent. A vous, Mesdames et Messieurs; qui voudra la questionner s'approche.

Les femmes, comme on sait, sont toujours pressées quand il s'agit de voir ou d'entendre; et ce fut une des deux amies de la maîtresse de la maison qui s'empara de la place.

— Tête, lui dit-elle, que faut-il que je fasse pour être belle?

— *Être toujours sage et bonne*, répondit la tête.

— J'en ai assez, répliqua la dame en se retirant.

— L'autre dame la remplaça sur-le-champ, et dit: — Savantetête, dis-moi, mon mari m'aime-t-il?

— *Tâche de bien apprécier ta conduite envers lui*, répondit-on, *elle t'apprendra ce que tu désires savoir.*

La dame se retira peu satisfaite, en disant que cette réponse, toute sensée qu'elle paraissait être, n'était pas fort claire; qu'au surplus elle ne se souciait pas d'en savoir davantage. Un des amis de

Don Antonio la remplaça à l'oreille de la tête, et demanda : — *Qui suis-je, moi ?*

— *Tu me demandes ce que tu sais aussi bien que moi*, répondit la tête.

— Je m'explique mal, reprit le cavalier; j'entends te demander si tu me connais ?

— *Parfaitement bien*, répondit la tête; *tu es Don Pedro Norès.*

— C'en est assez, répliqua le cavalier; il ne m'en faut pas davantage pour me convaincre de ton savoir.

L'autre cavalier prit la place, et dit : — Dis-moi, tête étonnante, ce que pense mon fils aîné, celui que la loi destine à hériter de nos titres et de nos biens de famille ?

— *J'ai déjà dit*, répondit la tête, *que je ne me mêlais point de pénétrer les pensées. Cependant je puis t'assurer que ton fils pense que tu vis trop long-temps.*

— Je le soupçonne, reprit le cavalier. Je n'en demande pas davantage.

L'épouse de Don Antonio s'approcha ensuite et dit : — Moi, tête savante, je ne sais trop que te demander. Ce qui m'intéresse uniquement, serait de savoir si je posséderai long-temps mon aimable époux.

— *Oui*, répondit-on. *Son excellent tempérament et sa tempérance lui promettent longues années. Ce sont les excès qui abrègent la vie des mortels.*

Vint ensuite Don Quichotte. — Toi qui réponds à tout, dit-il, tête savante, tête miraculeuse, dis-moi, ce que j'ai raconté de la caverne de Montésinos était-il réel ou imaginaire? l'ai-je vu, ou n'ai-je que cru le voir? Mon écuyer Sancho Pansa recevra-t-il les trois mille deux cent quatre-vingt-quinze coups qui lui reviennent encore? Le désenchantement de Dulcinée aura-t-il lieu?

— *Il y aurait beaucoup à dire sur ce que tu as raconté de ton aventure de la caverne de Montésinos, lui répondit-on; elle a du réel et de l'imaginaire. Tu seras content de Sancho Pansa, ton loyal écuyer. Le désenchantement de Dulcinée finira comme il doit finir.*

— Cela me suffit, répondit Don Quichotte ravi. Que je revoie enfin ma Dulcinée désenchantée, et je croirai jouir de toutes les félicités à-la-fois; je n'aurai plus de vœux à former.

Il ne restait plus que Sancho, et il grillait d'impatience de voir arriver son tour : il s'empessa de remplacer son maître à l'oreille de la tête. — Madame la tête, dit-il, dites-moi, s'il vous plaît, gouvernerai-je encore? ne serai-je jamais qu'un misérable écuyer errant? reverrai-je ma femme et mes enfants?

— *Tu gouverneras encore si tu retournes chez toi, lui répondit-on. Tu reverras ta femme et tes enfants si tu vas les retrouver. Tu cesseras d'être écuyer quand tu prendras un autre métier.*

— Pardienne! s'écria Sancho, vous me la baillez bonne! J'en savais tout autant avant de vous rien demander. Ce n'était ma foi pas trop la peine de courir au sorcier pour en tirer si peu de chose.

— Animal! reprit Don Quichotte, que voulais-tu donc qu'on te répondît? Ne vois-tu pas que les réponses de la tête s'ajustent parfaitement sur tes demandes? et n'en est-ce pas assez pour te prouver qu'elle entend et qu'elle répond à tout?

— Oui, répondit Sancho, c'est assez pour elle, mais ce n'est pas grand'chose pour moi; car je n'en vois guère plus clair sur ce que je voulais savoir.

Les demandes et les réponses se terminèrent là; et il n'en fallait pas davantage pour étonner infiniment tous les spectateurs, ceux du moins qui n'étaient pas dans le secret. Nous nous hâtons d'y mettre aussi nos lecteurs, afin de prévenir toute idée de sorcellerie de leur part sur cette tête merveilleuse. Don Antonio l'avait fait exécuter sur le modèle d'une qu'il avait vue à Madrid chez un imprimeur qui s'en amusait à étonner les bonnes gens et les ignorants. Le dessus de la table était de bois peint vernissé en jaspe, et percé sous le buste, qui était creux, peint en bronze, et qui représentait un empereur romain. Ce buste était fixé et ajusté sur le plateau de la table avec tant de précision qu'on n'apercevait aucune jointure. Le

tout était supporté par un seul pied chantourné, creux aussi, peint en jaspe, et flanqué, pour la décoration seulement, de quatre pattes d'aigle. Tous ces creux aboutissaient, à travers le plancher, à une petite chambre pratiquée sous celle où était la table. Deux tuyaux de fer-blanc, cachés dans l'intérieur de la machine, communiquaient de l'oreille et de la bouche de la tête, à l'oreille et à la bouche d'une personne qui se tenait dans la chambre inférieure pour écouter et répondre; et ces tuyaux, tournés en porte-voix, portaient et reportaient les voix de haut en bas, et du bas en haut, si bien articulées qu'on n'en perdait rien ni en bas ni en haut. Ce fut un neveu de Don Antonio, jeune homme plein d'esprit et de finesse, qui se chargea des réponses. Son oncle l'avait informé de tout ce qu'il avait pu apprendre des aventures de Don Quichotte et de Sancho, ainsi que du nom et du nombre des personnes qui se présenteraient à l'expérience. De sorte qu'avec ces données, beaucoup d'intelligence, et la connaissance qu'il avait du son de voix de chaque questionneur, il lui fut facile de répondre avec justesse à certaines demandes, et aux autres d'une manière ambiguë ou insignifiante qui singeât le style des oracles. Cette merveilleuse tête fit cependant une assez triste fin. Après que Don Antonio se fut amusé chez lui pendant une quinzaine de jours à la faire voir aux curieux et à ses

connaissances, le bruit se répandit qu'il avait dans sa maison une tête enchantée. Il prévint alors que si ce bruit parvenait jusqu'aux oreilles des zélés surveillants du maintien de la foi catholique, il pourrait s'en trouver compromis ou inquiété; et en homme prudent, pour prévenir le coup, il alla lui-même déclarer sa curieuse tête aux seigneurs inquisiteurs, et leur en expliquer le mécanisme. Mais l'inquisition, tout en louant la démarche de Don Antonio et sa catholique soumission, lui enjoignit de détruire sa machine, attendu que, toute innocente qu'elle était, ses étonnants effets étaient de nature à égarer le vulgaire ignorant, trop porté déjà à croire aux œuvres de sorcellerie ou à les pratiquer. Néanmoins, comme Don Quichotte et Sancho, pour les raisons que l'on saura bientôt, ne se trouvèrent point à portée d'être informés de cette décision de la sainte inquisition, ils restèrent à jamais persuadés que, par la vertu d'un enchantement supérieur, la tête entendait, parlait et prophétisait; Don Quichotte fort content de ce qu'il en avait appris, et Sancho pas beaucoup.

Après la scène de la tête enchantée, Don Quichotte témoigna l'intention d'employer le reste de la matinée à faire un tour de ville, à pied et incognito, pour être moins couru dans les rues, et pour pouvoir en considérer les curiosités plus à son aise. Don Antonio lui donna deux de ses gens pour



le conduire , et Don Quichotte sortit avec eux , accompagné seulement de Sancho. Comme chemin faisant il examinait tout , il aperçut sur la porte d'une maison une inscription qu'il lut , et qui disait : *Ici l'on imprime des livres.* Content d'une si belle occasion de satisfaire le très-vif désir qu'il avait toujours eu de voir une imprimerie , il entra dans la maison , et demanda la permission d'en parcourir les ateliers. Il y vit faire toutes les opérations du métier. Toujours examinant , toujours questionnant de place en place , il parvint à un ouvrier qui , debout devant un étalage de beaucoup de petites cases , prenait de sa main droite , avec une admirable célérité , tantôt dans l'une , tantôt dans l'autre , des caractères qu'il reportait l'un après l'autre sur une planchette qu'il tenait dans sa main gauche. Don Quichotte d'abord le considéra beaucoup sans oser le distraire ; cependant , tout occupé qu'il le voyait , il ne put résister longtemps à la démangeaison de lui demander ce qu'il faisait. — Seigneur , répondit l'ouvrier en lui indiquant du geste un homme au maintien grave qui était à lire à quelques pas de là , je compose les planches d'un ouvrage que nous imprimons pour le compte de monsieur , et dont il est auteur. C'est une traduction en espagnol d'un ouvrage italien.

— Quel est , s'il vous plaît , le titre de cet ouvrage ? demanda Don Quichotte.



— En italien *le Bagatelle*, Seigneur, répondit l'auteur lui-même en s'approchant.

— Oserais-je vous demander, Seigneur, dit Don Quichotte, comment vous avez traduit ce mot en espagnol ?

— Par *los Juguetés*, Seigneur, répondit l'auteur. Vous voyez que le titre est modeste ; l'ouvrage cependant contient beaucoup de bonnes et importantes choses.

— Je le connais, répondit Don Quichotte, et je le connais très-intéressant. Je sais assez d'italien pour l'avoir lu avec plaisir. Tel que vous me voyez, Seigneur, j'ai lu mon Arioste, et j'en ai dans la mémoire plus d'une belle stance. Mais, sans prétendre diminuer le mérite de votre travail, et avec votre permission, je crois que vous avez fait là une ingrate entreprise. A mon avis, une traduction, si elle n'est pas d'une langue-mère en une autre, comme du grec au latin, ne peut guère ressembler à l'original que comme l'envers d'une tapisserie de Flandre ressemble à l'endroit. Ce sont, si vous voulez, les mêmes masses des deux côtés, mais ce ne sont plus, à beaucoup près, la même correction de dessin, et la même perfection de peinture. Les couleurs bien fondues d'un côté, ne sont quelquefois pas même délayées de l'autre ; d'un côté elles font tableau, de l'autre elles font tache. Je suis loin cependant de dépriser, plus encore de

blâmer les traducteurs. Une bonne traduction d'un bon ouvrage, à coup sûr, vaudrait mieux qu'un mauvais ouvrage d'invention, qu'un médiocre même. Moins ingénieuse, moins admirable que l'original, elle n'en serait ni moins intéressante ni moins utile. Mais, pour y parvenir, il faudrait bien sentir que traduire n'est pas copier; il faudrait pouvoir traduire non pas les mots, mais l'esprit et la physionomie de l'auteur; il faudrait traduire comme Figuerroa a traduit le *Pastor Fido*, ou comme Xaurégui a traduit l'*Aminta*; de manière, en un mot, à faire douter lequel des deux, de l'original ou de la traduction, l'emporte en grâce et en beauté. Au surplus, Seigneur, continua Don Quichotte, me permettez-vous de vous demander si vous faites imprimer pour votre compte, ou si vous avez cédé votre privilège à un libraire?

— J'imprime pour mon compte, répondit l'auteur, et j'espère bien que cette première édition-ci me vaudra mille bons ducats. Je la fais tirer à deux mille exemplaires; chacun se vendra couramment six réaux; un tiers à-peu-près pour les frais: vous voyez que mon compte est clair.

— Prenez garde, Seigneur, reprit Don Quichotte, prenez garde de compter sans votre hôte. Il paraît que vous ne savez pas combien en ce genre il en coûte plus à faire qu'à faire faire, et que vous ne connaissez pas encore les manœuvres de la librairie

contre les pauvres auteurs, qui sont cependant ses pères nourriciers. Vous allez vous trouver sur le corps deux mille exemplaires; et, quand vous serez mal secondé, contrarié peut-être pour les débiter, vous serez fort embarrassé pour peu que votre ouvrage ne soit pas de nature à piquer vivement la curiosité et à percer rapidement; et gare alors que vous ne soyez forcé de vous livrer à discrétion à ces mêmes libraires que mal-à-propos vous aurez cru pouvoir esquiver.

— Comment diable fallait-il donc m'y prendre? reprit l'auteur. Vendre mon ouvrage et mon privilège à un libraire qui n'aurait pas rougi de m'en proposer une misère, et qui encore aurait eu l'air de me faire une grâce en voulant bien s'en charger? non, ma foi; j'aurais plutôt mis mon manuscrit en morceaux. Cette marche peut convenir aux auteurs qui écrivent seulement pour la gloire; mais moi, déjà connu par plusieurs ouvrages, moi qui jouis d'une réputation telle que mes moindres productions doivent être recherchées, je ne vise plus qu'au profit, à l'argent, sans lequel la réputation, la célébrité, la gloire, ne sont à mon avis qu'une fumée incommode.

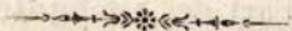
— Que Dieu, Seigneur, vous donne autant de réussite que je vous en souhaite! reprit Don Quichotte en saluant le traducteur, et en le quittant pour s'approcher d'un autre ouvrier.

Celui-ci corrigeait une feuille fraîchement sortie de dessous presse. C'était une feuille d'un livre qui, lui dit-on, portait pour titre : *Lumière de l'âme*. — Pour le coup, dit Don Quichotte, en voici un qu'on ne risque rien d'imprimer tant qu'on voudra. Le nombre des pécheurs est si grand, tant de lumières seraient nécessaires pour remettre et guider tant d'aveugles dans la voie du salut, que sans doute celui-ci, quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près seul de son espèce, aura le plus grand débit.

Notre héros continua sa visite; et d'ouvrier en ouvrier, il en vint à un qui brochait un livre déjà imprimé. C'était *la seconde partie de l'Histoire de Don Quichotte de la Manche, par le licencié Don Alonzo Fernandès de Avellaneda, natif de Tordésillas*. — En voici encore un de ma connaissance, dit Don Quichotte. Je ne m'attendais guère à le retrouver encore en vente. J'espérais que, comme imposteur, calomniateur et empoisonneur public, on en aurait fait justice. Mais sans doute, s'il ne finit point en place publique, comme il l'a si bien mérité, il pourrira ici, et d'une manière ou d'une autre il n'échappera point à sa destinée.

Sur ce, Don Quichotte sortit de l'imprimerie d'assez mauvaise humeur, et revint à la maison, où Don Antonio l'attendait pour lui annoncer qu'il devait cette après-dinée le conduire à bord des

galères qui étaient en rade. Sancho demanda à être de la partie, et s'en fit une grande fête. Don Antonio avait prévenu le commandant de ces galères, qui était son ami particulier, et il l'avait prié de se tenir prêt à faire une réception convenable au fameux Don Quichotte de la Manche. On verra dans le chapitre suivant comment se passa cette visite.



CHAPITRE LXIII.

De ce qui arriva de désagréable à Sancho en visitant les galères. Aventure de la belle Mauresque.

LA réponse de la tête enchantée agitait singulièrement la tête de notre héros. Il était loin de se douter de l'artifice, bien simple cependant, de cette admirable machine ; il n'y voyait qu'un nouveau prodige de l'art des enchanteurs, et il croyait fermement aux oracles qui en étaient sortis. Dès cet instant, il regarda comme certain le futur désenchantement de Dulcinée ; mais rien ne lui ayant indiqué quand s'accomplirait la prophétie, son imagination travaillait fortement ; il se réjouissait, il s'attristait, il espérait, il s'impatientait. Il finit cependant par se persuader que le moment fortuné ne pouvait être éloigné, puisqu'il venait enfin de lui être annoncé. Sancho, de son côté, n'était pas sans ruminer un peu les réponses de la tête. Il ne savait trop comment l'entendre. Cet autre gouvernement qu'il devait retrouver à son retour chez lui agitait fortement sa cervelle ; et, quoiqu'il abominât sincèrement le métier de gouverneur, le

plaisir de commander aux autres a quelque chose de si séduisant qu'il ne pouvait se défendre d'une certaine délectation en songeant que peut-être il y reviendrait encore.

Immédiatement après le dîner, Don Antonio et ses amis conduisirent Don Quichotte et Sancho à bord des galères, ainsi qu'on en était convenu. Le commandant avait tout disposé pour leur faire une réception qui secondât les vues de son ami Moréno. En conséquence, dès l'instant que Don Quichotte et son cortége parurent sur la plage, toute la musique des galères se fit entendre, et la capitane envoya à terre sa chaloupe richement décorée de tapis et de coussins de velours cramoisi. Une décharge de toute l'artillerie de la capitane, répétée à l'instant par les trois autres galères, annonça le moment où Don Quichotte mettait le pied dans la chaloupe. Arrivé au pied de l'échelle de la galère, il y fut reçu aux acclamations de tout l'équipage, qui, pendant qu'il montait, le salua du *hou, hou, hou*, réservé seulement aux personnages de la première considération. Le général commandant l'attendait sur le pont pour lui présenter la main. — Seigneur, lui dit-il en l'embrassant, je marquerai ce beau jour comme le plus heureux de ma vie, et en blanc, puisque j'ai le bonheur de posséder sur mon bord le vaillant Don Quichotte de la Manche, en qui j'ai aussi celui de contempler

tous les mérites réunis de l'illustre chevalerie errante.

Don Quichotte , délicieusement chatouillé à son endroit sensible , ravi de se voir traité si honorablement , répondit avec tout ce qu'il put trouver de plus fine courtoisie , et son compliment ne fut pas moins bien façonné que celui du général. On le conduisit à la poupe qu'on avait eu l'attention de décorer pompeusement. Sitôt qu'il y fut assis , le maître d'équipage donna , d'un coup de sifflet , l'ordre à toute la chiourme de mettre habit bas , et en un clin-d'œil l'ordre fut exécuté. Sancho grandement étonné de voir si subitement tant de gens nus , le fut bien plus encore quand il les vit manœuvrer tous pour relever les voiles , avec une telle célérité qu'il crut voir une légion de démons ; mais ce n'était rien encore en comparaison de ce qu'il devait bientôt voir.

Sancho , bouche béante , et ne sachant par quel bout s'y prendre pour examiner tout ce qui l'étonnait de tous côtés , s'était assis sur le gros pilier à côté du comite ; et celui-ci , prévenu de la niche qu'on devait lui faire , le retenait là sous divers prétextes. Au signal convenu , toute la chiourme se mit en place , debout , chacun à côté de son banc , de manière à border la galère sur ses deux flancs. Le comite alors empoigne Sancho par la ceinture , le soulève tant haut que possible , le jette dans

les bras tendus et élevés du premier forçat de la ligne, qui le reçoit et le lance dans ceux du suivant; celui-ci le jette au voisin, et ainsi de suite de l'un à l'autre, avec une telle vigueur, une telle vélocité sur-tout, qu'en un instant le pauvre Sancho, toujours en l'air et toujours pirouettant sur son axe, vola de bras en bras le long du flanc droit, ensuite le long du flanc gauche, en remontant vers la poupe, où on le déposa suant, tremblant, étourdi, ne voyant plus, n'entendant plus, en un mot plus mort que vif, et persuadé qu'il venait de passer par les mains de tous les diables de l'enfer.

Don Quichotte ne vit point sans une très-violente émotion voltiger son écuyer. D'un ton très-ferme, il demanda au général ce que signifiait cette cérémonie; si l'usage était de peloter ainsi tous ceux qui, pour la première fois, mettaient le pied sur une galère capitane: et il le prévint qu'en ce cas, lui Don Quichotte n'entendait nullement s'y soumettre, tant parce qu'il n'était point dans l'intention de se former aux manœuvres de mer, que parce qu'il n'était pas dans son goût d'aimer à voltiger; qu'en conséquence il le pria de se tenir pour averti que si ses gens étaient assez malavisés pour en faire seulement la tentative, à défaut de son épée, qu'il ne croyait pas devoir employer en pareille occasion, ce serait avec les dents ou avec les ongles qu'il leur arracherait l'âme; et, en s'expliquant ainsi,

notre héros, debout et dans la plus fière attitude, portait néanmoins la main à la garde de son épée. Le général lui répondit avec douceur qu'il n'en serait que ce qu'il plairait à sa seigneurie, et qu'on ne voulait que lui donner le spectacle de quelques-unes des principales cérémonies en usage sur les vaisseaux de sa majesté. L'instant d'après on exécuta la manœuvre pour baisser l'antenne, qu'on laissa tomber avec un bruit si effroyable, si insupportable pour le pauvre Sancho sur-tout, que, croyant entendre la voûte du ciel se fracasser et tomber en éclats, il se fourra machinalement la tête entre les deux genoux, les yeux fermés et les doigts dans les oreilles. Don Quichotte même, malgré son intrépidité, ne put se défendre d'un certain frémissement; il sentit ses jambes chanceler, sa tête rentrer involontairement dans ses épaules, et une légère sueur froide humecter sa figure. Les forçats relevèrent l'antenne avec la même célérité et presque autant de fracas qu'elle en avait fait en tombant, toujours sans mot dire, sans souffler, pas plus que des machines.

Cela fait, le maître d'équipage donna l'ordre de lever l'ancre, et de se mettre incontinent en place et de ramer. Le comite alors, en courant de la poupe à la proue et de la proue à la poupe, se mit à distribuer des coups de fouet sur les épaules des forçats, et bientôt la galère marcha vers le

large. Quand Sancho la vit filer et s'éloigner du rivage, quand il vit gambader cette multitude de rames qu'il prenait pour autant de pattes rouges et de côté, à la manière de celles des écrevisses, il ne put plus se contenir. — Qu'est-ce que c'est que tout ceci? se dit-il à demi-voix. Oh! pour le coup en voici des enchantements! et, par ma foi, tous ceux que mon maître m'a montrés ne sont que de la drogue en comparaison de ceux-ci.... Mais qu'ont donc fait tous ces pauvres diables pour être étrillés si vertement? Comment ce gaillard qui s'en va sifflant comme si de rien n'était, est-il assez hardi pour, à lui tout seul, fouailler ainsi tant de vigoureux compagnons? Ma foi, si ce n'est pas là l'enfer tout pur, au moins c'est le purgatoire, ou je ne m'y connais pas.

Don Quichotte, frappé de l'attention avec laquelle Sancho considérait les rameurs, fit un pas vers lui pour lui parler. — Ah, Sancho! lui dit-il, mon cher Sancho, comme il t'en coûterait peu, comme ce serait bientôt fait d'achever en ce moment le désenchantement de Dulcinée! Il ne s'agirait, si tu voulais, que de te déshabiller comme ces messieurs et de te mettre en rang avec eux, le reste irait tout seul. Peut-être qu'en voyant souffrir les autres tu ne souffrirais pas tant, et que leur patience soutiendrait la tienne. Il serait même fort possible que le sage Merlin te comptât chaque coup

que tu recevrais ici pour au moins dix, en considération de la vigueur du bras qui te l'appliquerait.

Le général allait demander à Don Quichotte l'explication de ce qu'il venait de dire à son écuyer, lorsque le pilote annonça que la tour de Mont-Jouy signalait un navire à rames du côté du ponant. Le général, à cette nouvelle, s'élança sur la poupe, et s'écria : — Allons, enfants, vite à l'ennemi : ce ne peut être qu'un corsaire algérien ; qu'il ne nous échappe point !

Le général aussitôt fit signal à deux des trois autres galères de prendre le large sur le corsaire, et à la troisième de longer la côte vers l'ennemi, pendant que sur sa capitane il marcherait droit au navire. Tous les forçats se mirent à ramer avec tant de furie, que bientôt les galères filèrent avec la rapidité de l'oiseau qui fuit à tire-d'aile. Celles qui avaient pris le large découvrirent les premières le navire, à environ deux milles de distance ; et à l'aide de leurs lunettes elles reconnurent que c'était un brigantin de quatorze à quinze bancs. Le brigantin de son côté reconnut qu'il était chassé, et força de rames pour fuir, comptant sur sa légèreté ; mais il avait affaire à la capitane, et la capitane était la meilleure marcheuse, la mieux servie d'ailleurs qui fût en mer. Elle ne tarda pas à serrer le brigantin de manière à le forcer à se rendre, et le patron s'y disposait le porte-voix à la main,

lorsque deux coups d'arquebuse tirés de son bord vinrent malheureusement tuer deux hommes sur la capitane. A ce coup inattendu , le général indigné jura de faire pendre tout ce qui se trouverait sur le corsaire, et porta dessus avec fureur. Le brigantin se voyant perdu, esquiva cependant la capitane, et la dépassa pour tenter, à la faveur du vent, d'échapper à force de rames et de voiles réunies, pendant qu'elle revirerait pour le chasser de nouveau. Mais tous ses efforts furent inutiles et n'aboutirent qu'à retarder sa perte de quelques instants. La capitane l'eut bientôt rejoint et accroché. Les trois autres galères arrivèrent sur ces entrefaites, et toutes quatre ensemble revinrent au port avec la prise. Une immense foule de curieux couvrait le rivage et les attendait.

La capitane, en jetant l'ancre au plus près de terre, reconnut que le vice-roi était du nombre des curieux sur le rivage, et le général aussitôt envoya sa chaloupe à terre inviter son excellence à venir à bord. En attendant son arrivée, il ordonna qu'on baissât l'antenne pour y accrocher tous ses prisonniers, au nombre de trente-six, et qu'on lui indiquât le patron du corsaire. — Le voilà, Seigneur, répondit en bon castillan un de ces malheureux, né Espagnol, et actuellement renégat, en montrant du geste un très-jeune homme, d'une fraîcheur et d'une beauté frappante, qui,

tête baissée , était confondu parmi ses compagnons.

— Chien d'infidèle ! s'écria le général en lui lançant un regard de fureur , quelle rage infernale t'a donc poussé à tuer deux de mes soldats au moment où tu voyais qu'il ne t'était plus possible de m'échapper ? N'avais-tu pas reconnu la capitane ? Que prétendais-tu en l'offensant ? Faire le brave ? Malheureux ! quand il n'y a pas d'espoir de pouvoir résister , irriter son vainqueur n'est plus que de la férocité.

Le jeune homme ouvrait la bouche pour répondre à ces reproches foudroyants , mais le général lui tourna le dos pour aller recevoir le vice-roi qui alors montait à bord , accompagné de plusieurs de ses officiers et de quelques autres personnes qu'il avait admises dans la chaloupe. — Hé bien ! général , dit le vice-roi en l'embrassant , avons-nous fait bonne chasse ?

— Assez nombreuse , Excellence ; dans l'instant vous allez la voir en l'air et pendue tout entière à mon antenne.

— Comment donc ! et pourquoi , mon cher général ?

— Parce que ces brigands , contre toute raison , sans le moindre motif plausible , et en feignant de se rendre , ont odieusement violé les lois de la guerre , en m'assassinant deux de mes meilleurs

soldats. J'ai juré de m'en venger, et de faire pendre sans miséricorde tout ce qui tomberait entre mes mains. J'en veux sur-tout à ce jeune scélérat ; c'est lui, dit-on, qui commandait le brigantin.

Et, en parlant ainsi, le général montrait du geste au vice-roi le jeune patron, qui, les mains déjà liées sur le dos et la corde au cou, n'attendait plus que l'ordre de relever l'antenne. Le vice-roi, frappé de sa jeunesse, de sa jolie figure et de sa contenance ferme, quoique infiniment modeste, prit à son sort, dès le premier coup-d'œil, ce vif intérêt que la beauté malheureuse manque rarement d'inspirer aux cœurs sensibles, et il résolut de le sauver si la chose n'était pas absolument impossible. — Dis-moi, barbare corsaire, lui dit-il d'un ton sévère, qui es-tu ? Es-tu Maure, Turc, renégat ?

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, Seigneur, répondit le jeune homme.

— Ni l'un ni l'autre ! reprit le vice-roi surpris. Qu'es-tu donc ?

— Seigneur, je suis femme et chrétienne.

— Femme et chrétienne ! s'écria le vice-roi... sous cet habit !... Corsaire algérien !... Tu nous en imposes.

— Seigneur, répondit le jeune homme, daignez suspendre mon supplice seulement pendant le temps nécessaire pour vous raconter comment je me trouve ici, vous resterez convaincu que je ne vous en im-

pose point. Votre vengeance, pour être différée de quelques instants, n'en sera pas moins assurée.

Le ton du jeune homme était si touchant, si doux, si propre à faire présumer qu'en effet il pouvait bien n'être qu'une jeune et très-belle femme, qu'il eût fallu avoir un cœur de fer pour se refuser à cette demande. Cependant, tout en la lui laissant accorder par le vice-roi, le général, toujours furieux, et ne voyant toujours dans le jeune patron qu'un ennemi barbare et criminel, lui déclara que, quoi qu'il pût dire, il n'y avait pas de miséricorde à espérer pour lui.

D'après cette permission le jeune homme reprit la parole, et dit : — Je suis née en Espagne, de père et de mère mauresques, dans le sein de cette nation imprudente et malheureuse qu'un torrent de calamités trop méritées vient d'abîmer ; et, par suite de cet événement, deux de mes oncles, obligés de fuir, voulurent m'emmener avec eux en Barbarie. En vain je représentai que j'étais chrétienne, comme en effet je le suis, plus encore de cœur et d'âme qu'à raison du saint baptême que je reçus en naissant. Ni mes oncles, ni les commissaires du roi chargés de faire exécuter l'arrêt d'expulsion des Maures ne voulurent y avoir égard. On traita ma déclaration d'imposture, on supposa que je cherchais des prétextes pour échapper à la loi ; et, chassée par les uns, entraînée par les autres,

il me fallut subir mon sort et suivre mes oncles. Cependant mon père et ma mère, quoique Maures, pénétrés depuis long-temps des maximes et de la vérité de la religion céleste, m'avaient donné une éducation toute chrétienne. Jamais, non jamais, ni mes paroles ni mes actions n'avaient pu me faire soupçonner de tenir en rien aux erreurs des Maures, et l'âge, en développant ma raison, m'avait pleinement confirmée dans les principes de cette foi catholique que j'avais sucée avec le lait.

Quoique élevée dans la retraite et la piété, quoique entourée de parents sages et attentifs, quoique plus portée moi-même à me dérober aux regards des hommes qu'à faire briller le peu de beauté dont il a plu au ciel de me favoriser, la Providence a permis que je fusse aperçue et remarquée par un jeune cavalier nommé Don Gaspard Grégorio, fils et présomptif héritier d'un riche gentilhomme qui habitait un bourg voisin. Je ne vous raconterai pas comment il parvint à me déclarer son amour, ni comment il tenta long-temps sans succès de me le faire partager. Le cordeau fatal que je sens prêt à m'arracher la vie, la présence effrayante de vainqueurs justement irrités et pressés de mon supplice, ne me permettent plus de semblables détails. Je vous dirai seulement, Seigneurs, que la passion de Don Grégorio pour moi devint si violente que, ne pouvant supporter l'idée de me perdre, il prit à mon

insu , pour ne me point quitter , le parti de se mêler avec les Maures du canton forcés de sortir de l'Espagne , et de s'en bannir volontairement ; ce qui lui fut d'autant plus facile qu'il parlait parfaitement leur langue. En route il trouva moyen de se lier avec mes oncles , de mériter la confiance de ma mère , et de devenir notre plus serviable compagnon d'infortune. Mon père n'était point avec nous ; en homme prudent il était parti presque aussitôt que l'arrêt de notre bannissement avait été lancé , comptant employer le délai que la loi nous accordait à chercher et disposer hors de l'Espagne un asile convenable pour sa famille. Avant son départ il avait enterré dans un lieu écarté , dont seule au monde j'avais connaissance , une quantité considérable de perles , de pierreries , d'or et d'argent , et il m'avait recommandé de n'y point toucher , même de n'en parler à qui que ce soit pendant une année entière , sous aucun prétexte , quand même par quelques circonstances imprévues nous serions contraintes , ma mère et moi , de quitter précipitamment l'Espagne avant qu'il pût revenir nous y prendre. Et c'est ce qui est arrivé. Je n'ai plus eu la moindre nouvelle de ce bon père. Je ne le reverrai donc plus ! Mais j'ai rempli fidèlement ses intentions ; j'emporte son secret au tombeau.

Nous passâmes en Barbarie en très-grand nombre.

Mes oncles, nos parents, nos amis, nous nous réunîmes pour nous établir à Alger, où nous devions espérer un accueil plus favorable que par-tout ailleurs ; mais nous avons été cruellement trompés dans notre attente. Bientôt ma réputation de beauté parvint aux oreilles du roi ; par bonheur on lui avait aussi beaucoup vanté mes richesses ; il voulut me voir. Malgré moi je fus menée en sa présence. Il me demanda de quel canton d'Espagne j'étais, et s'il était vrai que j'eusse apporté beau-

aucoup d'or, de perles et de pierres. Je lui ré-

quelle sorte d'effroi me saisit lorsque le roi me donna l'ordre de le lui amener sur-le-champ. Le ciel m'inspira. Je répondis au roi que ce jeune homme n'était comme moi qu'une femme, et qu'elle s'était travestie pour éviter les dangers que notre sexe a toujours à redouter en voyage. Je le suppliai de permettre que je fisse reprendre à ma compagne ses habits de femme, afin qu'elle pût paraître devant lui plus décentement et moins embarrassée. Le roi le trouva bon, et il me congédia en m'ordonnant de revenir le soir avec ma compagne, en m'annonçant d'ailleurs qu'il allait aviser aux moyens de me faire repasser de suite en Espagne, pour y reprendre le trésor que j'y avais laissé et le rapporter à Alger. Je revins trouver Don Gaspard. Alarmé comme moi, entraîné par mes instances, et tout en frémissant de fureur, il se prêta docilement à mes vues. Je l'habillai en femme avec tout le goût dont j'étais capable, et je le conduisis chez le roi, qui, dès le premier coup-d'œil, fut si frappé de sa beauté, qu'il s'écria qu'elle était digne du grand-seigneur, et qu'il la lui destinait. Il arrêta qu'afin de préserver cette belle créature des risques qu'il pourrait lui-même lui faire courir s'il la tenait dans son sérail, elle serait, jusqu'à ce qu'elle partît pour Constantinople, gardée chez une dame maure, à laquelle il allait la recommander particulièrement. L'ordre fut exécuté sur-

le-champ. Il faut, Seigneurs, bien connaître l'amour pour pouvoir juger combien nous souffrîmes l'un et l'autre de cette alarmante et cruelle séparation.

Dès le lendemain le roi me fit partir sur ce brigantin pour revenir en Espagne prendre mon trésor. Il avait très-bien calculé que, ne pouvant m'exposer à rester en Espagne, je serais naturellement forcée de retourner avec mes richesses à Alger, où d'ailleurs je laissais ma famille pour ainsi dire en otage et garante de mon retour. Il me donna, pour m'aider et me seconder, ce renégat espagnol qui vous a déclaré que j'étais le patron du brigantin. Je n'en fus point fâchée ; je connaissais le fond de l'âme du renégat. Je le savais honnête homme et bon chrétien, malgré son apostasie, qui avait été forcée par des circonstances impérieuses ; et j'étais bien sûre qu'une fois en Espagne il ne me contrarierait point si l'intention me venait de ne point retourner en Barbarie. Le roi me donna de plus, pour gouverner l'équipage de mon brigantin, ces deux bas-officiers turcs : ce sont ces deux misérables qui, dans l'ivresse, ont fait feu sur votre capitane, et tué si malheureusement deux de vos soldats. Les autres n'ont aucune part à ce meurtre ; ils n'étaient pas même armés ; ce ne sont que des rameurs. Les deux Turcs avaient ordre de nous mettre à terre en Espagne au premier endroit où

ils pourraient toucher sans risque pour le brigantin. Nous devions y débarquer sous nos habits de chrétiens ; et le renégat et moi une fois à terre , nous devions y rester les maîtres de prendre telles mesures il nous conviendrait pour repasser à Alger lorsque nous serions en possession du trésor. Tout était effectivement combiné de manière à réussir sans beaucoup de difficultés , à raison de ce qu'il était à-peu-près impossible de nous prendre pour des Maures , puisque nous étions réellement nés et élevés en Espagne. Mais les deux Turcs , sans égard aux ordres du roi , avaient formé le projet de ne nous mettre à terre qu'après qu'ils auraient fait un coup de main pour leur propre compte. Ils craignaient d'être dénoncés par nous dès que nous serions débarqués , et de ne pouvoir plus sans danger se tenir assez à portée de terre pour épier les occasions d'y piller impunément. Depuis hier ils sont à rôder vers la côte ; et soit qu'ils ignorassent qu'il y avait ici quatre galères prêtes à les chasser , soit qu'ils se soient trompés en approchant si près de ce port , nous avons été découverts. Le reste vous est connu. Le résultat de tous ces funestes événements , est que voilà mon malheureux Don Gregorio déguisé en femme parmi des femmes maures , exposé aux plus horribles dangers , et que moi , me voici au moment de périr cruellement.... Ah ! je regrette peu la vie ; sans mon père , et sans mon

trop cher Don Grégorio , elle me serait affreuse!... Tout ce que je désire , Seigneurs , la seule grâce que je demande , c'est que vous me laissiez mourir en chrétienne. Je déclare devant Dieu que je le suis , et que jamais je ne trempai en rien dans les projets criminels des Maures.

— Ici un torrent de larmes étouffa la voie de l'infortunée. Le vice-roi , naturellement humain , fut vivement touché de ce qu'elle venait de raconter. Trop ému pour pouvoir lui parler d'abord , il s'approcha d'elle , et , sans lui dire un seul mot , il lui délia les mains et la dégagea du cordeau fatal. A l'instant même un étranger , vêtu en pèlerin , et qui était venu sur la chaloupe avec les officiers de la suite du vice-roi , jette un cri perçant , se précipite les bras ouverts sur la jeune chrétienne , la presse sur son sein , et lui dit : — Reconnais ton père , ma chère fille , reconnais Ricotte. Au risque de la vie je suis revenu en Espagne pour y retrouver la trace de tes pas. Sans toi , sans mon Anna Félix , l'existence m'était insupportable.

Aux noms de Ricotte et d'Anna Félix , Sancho , qui , l'oreille basse et tout honteux du mauvais tour que les rameurs lui avaient joué , ne s'occupait qu'à se remettre de sa frayeur , jeta les yeux sur le père et sur la fille , et les reconnut parfaitement. Son premier mouvement fut d'aller leur sauter au

cou ; mais , les voyant presque évanouis dans les bras l'un de l'autre , il se retint. Tous les spectateurs , étonnés et le cœur oppressé , attendaient en silence comment allait se terminer cette scène attendrissante. Ricotte enfin retrouva la parole , et dit en se tournant vers le vice-roi et le général : — Seigneurs , voilà ma fille , mon Anna Félix. Sa beauté , mes richesses , n'ont pu la préserver des coups du sort. Expulsé comme tous les autres Maures , j'avais pris les devants pour aller lui préparer un asile convenable , qu'en effet j'ai trouvé et fixé en Allemagne. Déguisé sous cet habit de pèlerin , je revenais la chercher et reprendre des trésors que j'avais cachés et enterrés avant mon départ. Je n'ai trouvé que mes trésors ; ma fille n'y était plus. Informé qu'on l'avait entraînée en Barbarie , je me proposais de passer en Italie pour de là la faire revenir auprès de moi ; et c'est dans ce dessein que je venais vous supplier de me recevoir à bord de ces galères. Un coup du ciel me rend aujourd'hui cette fille si chère ; mais dans quelle affreuse situation nous nous retrouvons ! Elle , prête à périr du dernier supplice ; moi , coupable de désobéissance à la loi terrible que j'ai violée en reparaissant ici. Cependant , Seigneurs , vous n'êtes point des tigres. Vous serez touchés de ses larmes et des miennes ; vous considérerez qu'elle n'est point coupable et qu'elle est chrétienne ; vous traiterez avec

indulgence et miséricorde un malheureux qu'un transport d'amour paternel vient de trahir et de livrer à votre discrétion ; qui ne vous a point offensés , et qui , né involontairement dans le sein d'une nation proscrite , n'en partagea jamais ni les erreurs ni les coupables projets....

— Je suis témoin , interrompit Sancho qui grilait de parler , que c'est là Ricotte , et que c'est là sa fille Anna Félix. Je les connais tous les deux il y a long-temps.... Tout ce qu'il vous a dit est vrai.... Pour ce qui est de ses allées et venues , de ses bonnes ou mauvaises intentions sur l'article d'être Maure ou pas Maure , je ne m'en mêle pas.... Mais ce que je puis dire en toute conscience , c'est que lui c'est un bien brave homme , et elle une bien brave fille.

— Cessez de pleurer , belle Anna Félix , dit alors le général du ton le plus affectueux. Une seule de vos intéressantes larmes aurait suffi pour me faire rétracter mon serment , quand même vous ne m'auriez pas aussi complètement démontré votre innocence. Puisse le ciel vous accorder une longue et heureuse vie ! Il m'est doux de ne trouver ici d'autres coupables que les deux barbares qui ont assassiné mes soldats ; ils seront seuls punis.

Et à l'instant il donna l'ordre de les pendre sur-le-champ ; mais le vice-roi demanda leur grâce en termes si pressants et si sensés , que le général , dont

le premier mouvement d'ailleurs était calmé, se rendit.

Il fut ensuite question d'aviser aux moyens de délivrer Don Grégorio. Sa situation périlleuse intéressait beaucoup le bienfaisant vice-roi. Ricotte offrit une somme de plus de deux mille ducats en perles et en pierreries qu'il avait sur lui, et plus encore si elle ne suffisait pas. Chacun proposa son plan, et l'on finit par préférer celui du renégat, qui offrait de retourner à Alger sur un petit bâtiment seulement de six bancs, et équipé de bons rameurs chrétiens. Il connaissait parfaitement la côte; il avait un ami particulier dans la maison où Don Grégorio était déposé; personne mieux que lui ne pouvait réussir. Cependant le général et le vice-roi, tout en approuvant son plan, répugnaient à lui confier des rameurs chrétiens, et ils ne le dissimulèrent point. Mais Anna Félix assura qu'elle répondait de la fidélité du renégat: de son côté Ricotte se soumit à payer la rançon de tous les chrétiens qui, en cas d'accident, pourraient être pris dans cette expédition; et, d'après ces sûretés, le plan du renégat fut adopté pour être exécuté sur-le-champ.

Cette affaire réglée, le vice-roi, Don Antonio et sa compagnie prirent congé du général, que l'on combla de caresses et de remerciements, et revinrent à la ville avec Ricotte et sa fille, qui accep-

tèrent la maison de Don Antonio. Le vice-roi les lui recommanda instamment, et offrit tout ce qui dépendait de lui pour contribuer à leur rendre le séjour de Barcelone sûr et agréable.

CHAPITRE LXIV.

Où l'on raconte celle de toutes les aventures de Don Quichotte qui le chagrina le plus.

L'AIMABLE épouse de Don Antonio reçut chez elle avec le plaisir le plus vif la belle Anna Félix , et devint son ardente amie dès qu'elle fut informée de son aventure. La jeune Mauresque en effet avait tout pour plaire ; esprit , sagesse et beauté , et au suprême degré. En peu d'heures son histoire se répandit dans toute la ville , et bientôt les curieux accoururent en foule chez Don Antonio pour voir l'intéressante étrangère.

Don Quichotte , témoin de tout ce qui s'était dit et passé sur la capitane au sujet d'Anna Félix , n'était nullement satisfait des moyens auxquels on s'était arrêté pour délivrer Don Grégorio. Par égard pour le vice-roi et pour le général , qui d'ailleurs ne l'avaient point consulté , il n'avait pas voulu les contrarier. Mais à peine rentré chez Don Antonio il s'en ouvrit ; il dit sans détour qu'il voyait de grands dangers dans l'expédition du renégat , et fort peu d'espérance de succès ; qu'on aurait beaucoup mieux fait de le transporter , lui Don Quichotte ,

en Barbarie, avec son cheval et ses armes, et que là, à la barbe de tous les Maures réunis, il aurait enlevé Don Grégorio, comme Don Gayféros avait autrefois enlevé son épouse Mélisandre chez eux, au sein même de leur capitale et en dépit de toute leur cavalerie.

— Monseigneur, reprit Sancho qui était là présent, vous ne faites pas attention que Don Gayféros s'en est venu par terre chercher sa femme chez les Maures, et qu'il l'a apportée en France aussi par terre, au lieu qu'ici nous avons la mer à sauter pour arriver à Don Grégorio, et que si nous venions à bout d'y arriver et de délivrer notre homme, nous n'aurions encore fait que la moitié de la besogne; l'autre moitié, la plus difficile, celle de res-sauter la mer pour le ramener ici, nous resterait encore à faire.

— Il y a remède à tout, hors à la mort, répliqua Don Quichotte. D'ailleurs, pourquoi ne repasse-rions-nous pas la mer dans la barque qui nous au-rait passés? Tous les Maures ensemble ne m'en empêcheraient certainement pas.

— C'est bien aisé à dire, reprit Sancho; mais de dire à faire il y a diablement loin. Moi, je ne sais, mais je suis d'avis de laisser aller le renégat; il a tout l'air d'un brave homme, et je ne le crois ni bête ni manchot.

— Moi, dit Don Antonio, je suis d'avis aussi

d'essayer d'abord du renégat ; s'il ne réussit pas , nous pourrons toujours en revenir au grand Don Quichotte , et nous aurons bientôt trouvé moyen de le passer en Barbarie.

Sur ce , Don Quichotte prit le parti d'attendre l'événement et de n'en plus parler. Dès le lendemain le renégat partit avec une barque de six bancs de rames et montée par d'excellents rameurs. Deux jours après les quatre galères mirent à la voile pour l'Italie ; et le général , avant son départ , donna de nouvelles marques du plus vif intérêt à la belle Anna Félix. Il demanda sur-tout qu'on l'informât du résultat de l'expédition entreprise pour la délivrance de Don Grégorio.

Ce fut le matin du jour du départ des galères que Don Quichotte étant à se promener sur la plage , à cheval et chargé de toutes ses armes, qu'il quittait rarement parce qu'elles étaient, disait-il souvent , ses uniques atours et les combats ses uniques délassements , il lui survint une rencontre à laquelle il ne s'attendait nullement. Il vit venir droit à lui , à cheval aussi et armé de toutes pièces , un chevalier remarquable sur-tout par une grosse lune resplendissante qu'il portait sur son écu. Arrivé à portée de s'entendre , ce chevalier s'arrêta et dit : — Illustre chevalier , fameux Don Quichotte de la Manche , que jamais on ne pourra louer autant qu'il le mérite , c'est toi que je cherche. Je suis le

chevalier de la Blanche-Lune. Sans doute ni mon nom ni mes hauts faits ne te sont inconnus. Je viens pour me mesurer avec toi, voir par moi-même si ce que la renommée dit de ta valeur et de la puis-

LXIV.

chevalier de la Blanche-Lune. Sans doute ni mon nom ni mes hauts faits ne te sont inconnus. Je viens pour me mesurer avec toi, voir par moi-même ce que la renommée dit de ta valeur et de la puissance de ton bras n'est point exagéré. Je prends donc te forcer à confesser que la dame de mes pensées, sans que tu la connaisses ni de vue ni de nom, est incomparablement plus belle que la célèbre Dulcinée du Toboso. Si tu me fais volontairement cet aveu, tu n'exposeras point tes jours, et tu m'épargneras les efforts que je crois nécessaires pour te vaincre. Si tu te décides à combattre, dans le cas où je serais vainqueur, j'exige que pendant une année entière tu ne touches ni à tes armes ni à aucune aventure, et que tu la passes en paix dans ta maison à t'occuper uniquement de tes affaires, de ta santé et du salut de ton âme. Au contraire tu es vainqueur, je te livre ma vie à ta discrétion ; mon cheval et mes armes sont à ta disposition ; je t'abandonne jusqu'à la gloire de mes exploits passés, elles deviendront les tiennes. Vois si ce te convient, et décide-toi sans délai ; je n'ai à donner que la durée de ce jour jusqu'au coucher du soleil.

Don Quichotte, violemment ému, très-ému de la révoltante arrogance du chevalier de la Blanche-Lune, indigné sur-tout de son injure et de sa dédaigneuse prétention, eut peine à ne pas

chir d'abord les limites de bienséance et de courtoisie que les usages de la chevalerie ont posées entre deux champions rivaux de gloire. Il se posséda cependant. Il répondit d'un ton assez calme : — Chevalier de la Blanche-Lune, dont ni le nom ni les hauts faits ne sont encore parvenus à ma connaissance, vous devriez confesser d'abord que jamais vous n'avez vu l'illustre Dulcinée du Toboso. Si vous l'eussiez vue, vous vous garderiez sans doute d'avancer une demande dont vos propres yeux vous démontreraient l'injustice, et vous seriez convaincu comme moi-même qu'aucune beauté de la terre ne lui est comparable. Ainsi, sans vouloir vous dire que vous en avez menti, je soutiens que vous êtes dans l'erreur du tout au tout. J'accepte votre défi, j'accepte de même les conditions que vous me proposez, et sur-le-champ, afin que, comme vous le désirez, ce soit une affaire terminée avant la fin de cette journée. J'excepte seulement de vos propositions celle de m'approprier la gloire de vos exploits, que je ne connais en aucune manière, et je me contente des miens tels qu'ils sont. Prenez donc du champ ce qu'il vous conviendra; je vais prendre le mien, et nous allons voir ce que le sort en ordonnera.

Quelques personnes qui avaient vu le chevalier de la Blanche-Lune sortir de la ville et marcher à Don Quichotte, s'étaient empressées d'en avertir le

vice-roi, qui en ce moment se trouvait encore dans les environs avec Don Antonio et quelques autres cavaliers de distinction, au retour de leur visite d'adieux au général des galères. Étonné de la présence à Barcelone d'un chevalier armé de pied en cap autre que Don Quichotte, le vice-roi imagina d'abord que c'était une mascarade de l'invention de Don Antonio, et il lui demanda en souriant ce que c'était que ce nouveau chevalier. Don Antonio, qui, ayant de son côté fait la même observation, supposait que c'était une farce imaginée par le vice-roi, répondit en souriant aussi, que son excellence sur ce point devait en savoir plus que personne; et comme il résulta de l'explication que l'un ne savait pas mieux que l'autre ce que c'était que ce nouveau venu, on se hâta d'arriver aux deux champions. On les joignit au moment où déjà ils revenaient l'un sur l'autre la lance au corps. Le vice-roi, les voyant en mesure de se choquer très-sérieusement, arrêta le coup en se jetant entre deux, et en s'écriant qu'en sa qualité de vice-roi de Barcelone il voulait avant tout savoir la cause d'un combat aussi extraordinaire, et juger s'il y avait lieu à le permettre. Le chevalier de la Blanche-Lune répondit en peu de mots qu'il s'agissait entre Don Quichotte et lui de décider laquelle de leurs deux dames resterait la plus belle, qu'il avait présenté le défi à Don Quichotte, que

Don Quichotte l'avait accepté, que les conditions du combat étaient arrêtées, et qu'ils croyaient pouvoir vider cette querelle sans faire tort à qui que ce soit. Le vice-roi, totalement dérouteré, reprit Don Antonio en particulier, et le conjura de nouveau de ne lui rien cacher. Don Antonio protesta de nouveau qu'il n'y comprenait rien, qu'il voyait pour la première fois ce chevalier à la grosse lune, qu'il n'en avait jamais entendu parler, et qu'il ignorait si c'était pour rire ou bon jeu bon argent que ces messieurs s'en voulaient. Le vice-roi, toujours plus embarrassé, n'y était plus. A la fin, persuadé que l'affaire ne pouvait être sérieuse, et d'après l'avis de Don Antonio qui se le persuadait aussi, son excellence répondit en se retirant : — Chevaliers, je serais fâché qu'il vous arrivât malheur à l'un ou à l'autre ; cependant, si absolument le seigneur Don Quichotte le veut blanc et le seigneur de la Blanche-Lune noir, si absolument il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord autrement, je vous laisse le champ libre.... et que Dieu en décide.

Sur ce, le chevalier de la Blanche-Lune remercia civilement le vice-roi ; Don Quichotte ne manqua pas de le remercier aussi, et sans plus discourir les deux champions firent volte-face pour prendre du champ une seconde fois. Notre héros, en se recommandant de tout son cœur à sa dame et à Dieu, suivant son invariable coutume en cas pareils, prit du

champ un peu plus que la première fois, parce qu'il remarqua que son adversaire en faisait autant, et de suite, sans signal de tambour ni de trompette, tous les deux en même temps ils tournèrent bride pour revenir fondre l'un sur l'autre la lance au corps. Le coursier du chevalier de la Blanche-Lune, beaucoup plus gros, plus vif, et plus puissant par conséquent que celui de Don Quichotte, avait fourni au grand galop les trois quarts de la carrière avant que le chétif et flegmatique Rossinante en eût trotté l'autre quart. Il en résulta que Don Quichotte, nonobstant sa lance (que le chevalier de la Blanche-Lune détourna très-adroitement en relevant la sienne au lieu d'en perforer son homme), fut choqué si violemment corps à corps, et avec tant d'impétuosité, que du coup cheval et chevalier furent jetés au loin sur la poussière, où Don Quichotte resta tout de son long sur le dos, bras et jambes étendues, et Rossinante les quatre fers en l'air. Aussi prompt que l'éclair, le chevalier de la Blanche-Lune vint sur Don Quichotte et lui posa la pointe de sa lance à la visière. — Vous êtes vaincu, chevalier, lui cria-t-il. Si vous ne jurez de vous soumettre à toutes les conditions du combat, vous êtes mort.

Don Quichotte, étourdi, brisé, à demi assommé, hors d'état même de porter la main à sa visière pour en détourner le coup mortel, ramassa, pour

répondre , le peu de forces qu'il avait encore , et s'écria d'un ton rauque et ferme : — Dulcinée du Toboso est la plus belle princesse de l'univers.... Moi je suis le plus malheureux chevalier de la terre ; mais ma défaite et mon désastre ne lui ôteront rien ; tout mon sang est à elle. Poussez , chevalier , poussez votre lance.... la mort est un besoin pour qui a perdu l'honneur.

— Non , je n'en ferai rien , reprit le chevalier de la Blanche-Lune. Non , je n'immolerai point un si magnanime amant : que madame Dulcinée du Toboso reste à jamais la plus belle des belles. Je n'exige du grand Don Quichotte qu'un an de retraite dans son manoir , sans toucher à ses armes , ainsi qu'il s'y est engagé en acceptant le combat.

— En franc et loyal chevalier , répondit Don Quichotte , je me sou mets à tout ce qui fut convenu , pourvu que vous n'exigiez rien qui puisse préjudicier à la gloire et aux intérêts de ma dame.

En ce moment survinrent le vice-roi , Don Antonio et leur compagnie , très-alarmés tous de l'effroyable chute de Don Quichotte et de l'attitude menaçante de son vainqueur. Mais le chevalier de la Blanche-Lune , sans leur donner le temps d'entrer en explication , salua le vice-roi d'un coup de tête , et sans dire un seul mot il piqua des deux et galopa vers la ville. Le vice-roi , interdit et plus curieux que jamais , conjura Don Antonio de le

suivre sur-le-champ, et de parvenir, à quelque prix que ce fût, à découvrir qui était cet indéfinissable personnage.

En attendant, on releva Don Quichotte sur son séant, on lui ôta sa salade pour exposer sa face à l'action bienfaisante de l'air; on le trouva pâle comme la mort et baigné d'une abondante sueur froide. On voulut aussi relever Rossinante; mais deux fois remis sur ses jambes à force de bras, deux fois il ne put s'y tenir, et ce ne fut qu'à la troisième qu'on s'assura qu'il n'avait rien de cassé. Sancho, stupéfait, la tête basse et de côté vers son maître, l'œil fixe, le cœur gros et palpitant, ne savait plus que faire et que dire; il doutait s'il rêvait, si tout ce qu'il venait de voir et d'entendre était bien réel, bien vrai; si ce n'était pas par l'effet d'une nouvelle espèce d'enchantement qu'il voyait son seigneur vaincu, rendu, obligé de ne pas toucher à ses armes pendant toute une année, sa gloire à tous les diables, toutes ses promesses en fumée, et par conséquent toutes les espérances de son malheureux écuyer raslées d'un seul coup, sans compter que peut-être Rossinante allait en rester estropié pour toute sa vie, et que son cher maître ne pouvait guère manquer d'en être démantibulé de manière à ne jamais s'en remettre tout-à-fait.

Finalement, pendant que Sancho, sans pouvoir

dire le mot, se désolait ainsi, on chargea Don Quichotte sur un brancard que le vice-roi fit venir, et on le porta chez Don Antonio. Le vice-roi l'y suivit, toujours plus impatient de savoir ce que c'était que cet inconcevable chevalier de la Blanche-Lune.



CHAPITRE LXV.

Qui était le chevalier de la Blanche-Lune. Délivrance de Don Gregorio, et autres événements.

DON Antonio Moréno, sur les instances du vice-roi, avait suivi le chevalier de la Blanche-Lune, dont la marche précipitée et le costume inusité ramassaient sur son passage dans la ville toute la marmaille des rues. Plus il galopait, plus la foule grossissait sur ses pas; en sorte qu'à la rumeur qu'il laissait derrière lui en courant, il ne fut pas difficile à Don Antonio de le suivre à la piste jusqu'à l'auberge où il s'était réfugié. Don Antonio y entra peu de temps après lui. Il le trouva dans une salle basse, entre les mains d'une espèce d'écuyer qui le désarmait; et sans beaucoup de préliminaires, il lui fit part de sa mission et de l'intention du vice-roi. Le chevalier de la Blanche-Lune alors se voyant serré de si près, et jugeant qu'il n'y avait plus moyen d'éviter l'explication, prit le parti de céder.

— Puisqu'on veut absolument savoir qui je suis, répondit-il, comme d'ailleurs je n'ai personnelle-



ment aucun motif pour le cacher , je vais , Seigneur , vous satisfaire ; et si vous voulez bien le permettre , afin de ne pas vous faire attendre plus long-temps , ce sera pendant que mon valet achevera de me débarrasser de ma ferraille.

Je suis homme d'église et bachelier ; je me nomme Samson Carrasco ; je suis du même village que Don Quichotte de la Manche , et l'un de ses meilleurs amis : il est si brave homme , si bon , si estimable , que tous ceux qui le connaissent prennent vraiment à son sort le plus vif intérêt. Nous le plaignons tous ; nous gémissons de l'affreuse maladie , de cette malheureuse démence dont il est attaqué , et des folies qu'elle lui fait faire. Persuadé cependant qu'on pourrait l'en guérir s'il y avait moyen de l'empêcher de courir le monde , s'il était possible de l'assujettir chez lui au repos , au régime et aux remèdes convenables , je me suis mis en tête d'en venir à bout. Après avoir bien cherché comment m'y prendre , j'ai imaginé de me déguiser en chevalier errant , de le suivre et de le forcer à un combat singulier dont la condition serait que le vaincu se soumettrait à la volonté du vainqueur , me proposant de lui imposer l'obligation de rester chez lui pendant une année sans toucher à ses armes. L'expédient , comme vous voyez , Seigneur , n'est point mal trouvé. Il y a environ deux mois que je me suis mis à ses trousses , et que , sous le



nom de chevalier des Miroirs , je le joignis une nuit dans un bois où , de propos en propos , je n'eus pas de peine à lui faire accepter un défi : nous nous battîmes. Persuadé que je le vaincrais facilement , et très-éloigné de vouloir lui faire le moindre mal , je négligeai les précautions convenables. Il en résulta que lui , qui y allait bon jeu bon argent , me renversa de cheval , et que peu s'en fallut qu'il ne m'achevât fort à son aise avec son épée après m'avoir manqué avec sa lance. Ma chute fut terrible : je m'en relevai brisé , contusionné , et très-mécontent de mon essai , mais je ne perdis pas courage ; j'étais d'ailleurs assez piqué au jeu pour trouver une sorte de plaisir à prendre ma revanche. Sitôt guéri je me suis remis en campagne , mieux monté et plus précautionné que la première fois ; je l'ai suivi à la piste jusqu'ici , et vous avez vu ce qu'il vient d'en arriver. Mon homme est vaincu ; il a promis de remplir les conditions du combat ; et il est si délicat sur l'honneur , si scrupuleux observateur des principes de la chevalerie errante , qu'à coup sûr il ne manquera pas à sa promesse. Voilà , Seigneur , de quoi il s'agit. Vous en savez actuellement tout autant que moi. Il me reste à vous prier de ne point lui découvrir qui je suis. Mon but n'est que de lui être utile , et de rappeler à la raison un homme estimable , plein de connaissances et de mérite tant qu'il n'est pas travaillé par ses chimères de cheva-

lerie. Vous sentez, Seigneur, que s'il me reconnaissait tout serait gâté, que j'aurais inutilement pris beaucoup de peine, et que vous lui feriez infiniment de tort.

— Monsieur le bachelier, reprit Don Antonio en secouant la tête, votre motif est louable sans doute; mais convenez que vous feriez grand tort au public si vous parveniez à rendre sensé le fou le plus divertissant qui soit au monde. Don Quichotte fou intéressera et plaira toujours infiniment plus que Don Quichotte rendu à la raison : on ne gagnera rien à sa guérison, et l'on y perdra beaucoup; on y perdra ses divertissantes extravagances et les beaux dits non moins plaisants de son Sancho Pansa qui égayerait la tristesse même, et ferait rire la mélancolie en personne. Au surplus, n'en déplaise à Monsieur le bachelier que je tiens pour très-capable en toute autre chose, je suis convaincu qu'il ne parviendra jamais à raccommo-der une tête aussi complètement dérangée, et en vérité je suis tenté de faire des vœux pour qu'il n'en vienne point à bout. Cependant, puisque vous le désirez, Monsieur, je n'en dirai rien à Don Quichotte, vous pouvez y compter. Je ne contrarierai point vos mesures, et vous n'en verrez que mieux combien j'étais fondé à croire que vous y perdriez toutes vos peines.

Carrasco répliqua que cependant l'affaire s'en-

tamait à merveille , puisque le premier pas , le plus difficile et le plus important , celui de ramener Don Quichotte chez lui , se trouvait déjà si heureusement fait. Il assaisonna sa réponse des compliments d'usage pour prendre congé de Don Antonio , qui de son côté lui offrit civilement ses services et le laissa. Le bachelier , après avoir fait charger ses armes sur le mulet de son valet , remonta bien vite sur son glorieux cheval de bataille , et il se hâta de quitter Barcelone pour retourner à son village , où il arriva sans accident et sans la moindre aventure. Quant à Don Antonio , il revint porter ces renseignements au vice-roi , qui n'apprit pas sans quelque regret que c'en était fait , au moins pendant une année , des divertissantes extravagances de Don Quichotte de la Manche.

Notre héros resta huit jours au lit , bien contrit , bien affligé , bien rêveur , bien souffrant , encore plus malade de cœur que de corps , et ne pouvant se débarrasser ni jour ni nuit des noires réflexions que lui présentait en foule le souvenir de sa défaite. Sancho lui faisait fidèle compagnie , et de temps en temps il hasardait quelques paroles de consolation. — Allons , Monseigneur , lui dit-il un jour entre autres , allons , relevez - moi cette tête tombante ; égayez-vous un peu s'il y a moyen ; et , au bout du compte , pourquoi n'y aurait-il pas moyen ? Vous avez été jeté par terre ? Hé bien ,

grâce à Dieu , vous n'avez pas une seule côte cassée ; vous en êtes quitte pour quelques taloches dont vous guérirez avec le temps. Dame ! on n'a pas toujours bonne chance ; on ne trouve pas toujours du lard là où il y a des crochets : mais moquez-vous-en , le plus fort est fait ; c'était de ne pas en crever , et , Dieu soit loué , vous vous en tirerez sans même que les médecins s'en mêlent , et ce n'est pas un petit bonheur. Allons-nous-en tout bonnement chez nous , mon cher maître ; ne courrons plus ces chiennes d'aventures qui tournent tout de travers au moment qu'on y pense le moins.... Moi , j'en suis tout consolé , et pourtant , à le bien prendre , je suis celui qui y perd le plus , quoique vous soyez , vous , le plus contusionné. Si j'avais renoncé aux gouvernements , je n'avais pas renoncé à l'envie de devenir comte ; et ne faudrait-il pas que je m'en passe si vous ne devenez pas roi ? Or , comment deviendrez-vous roi si nous ne faisons plus de chevalerie errante ? Pour mon compte , voilà toutes mes espérances à vau-l'eau... Mais à cela ne tienne pourvu que vous vous consoliez.

— Tu vois bien , Sancho , répondit Don Quichotte , que tu ne sais ce que tu dis. Songe donc , mon enfant , que je n'en ai que pour une année. Dans un an , moins quelques jours , rien ne m'empêchera de reprendre mes nobles fonctions de che-

valier , et alors les royaumes se trouveront pour moi et les comtés pour toi. Ne t'inquiète pas , mon ami , ne t'inquiète pas , une année est bientôt passée.

— Dieu vous entende , mon cher maître. En attendant , j'en accepte de bon cœur l'augure ; le bien qu'on espère est le grand remède au mal qu'on tient.

En ce moment Don Antonio , en sautant de joie , entra dans la chambre du malade. — Grande nouvelle ! Seigneur Don Quichotte , s'écria-t-il ; bonne nouvelle , mon digne ami ! et j'accours pour être le premier à vous l'annoncer. Notre brave renégat arrive ! il ramène Don Grégorio ! ils sont déjà sur la plage ; peut-être même sont-ils actuellement chez le vice-roi. Je les attends ici à tout instant.

— J'en suis bien aise , répondit Don Quichotte. Cependant je n'aurais pas été fâché , à un certain point , que l'aventure n'eût point réussi ; au moins j'aurais eu la satisfaction de m'en charger moi-même , de passer en Barbarie , et de ce bras que vous voyez , de ce seul bras j'aurais brisé les chaînes de votre Don Grégorio et de tous les infortunés chrétiens qui gémissent encore dans les fers des infidèles. J'aurais.... Mais , misérable que je suis ! qu'aurais-je fait , moi , vaincu , défait , renversé ! moi qui , pendant une année entière , n'ai pas même la possibilité de toucher à mes armes ! Ah ! malheureux

Don Quichotte ! cesse d'offrir tes services.... Une quenouille, une quenouille, et non pas une épée ; voilà ce qu'il t'est désormais permis de porter.

— Jarni, Monseigneur, interrompt Sancho du ton de l'impatience, laissez donc là vos jérémiades. Que diable voulez-vous donc qu'il vous en revienne ? Allons, allons, du courage. Il ne faut pas tuer la poule encore qu'elle ait la pepie. Ce qu'on rate d'un coup on l'attrape de l'autre. En fait de batterie sur-tout, on n'est jamais sûr que de ce qu'on tient ; quand on croit donner on reçoit, et c'est tout différent. Allons, tâchez de vous remuer un peu, de vous tenir sur vos jambes.... Entendez-vous comme toute la maison est en branle ! C'est sûrement Don Grégorio qui arrive.

Sancho avait raison. Don Grégorio et le renégat, après avoir présenté leurs premiers hommages au vice-roi, impatients de revoir Anna Félix, entraient alors chez Don Antonio aux acclamations de toute la maison. Don Grégorio était en simple habit de rameur ; échappé d'Alger en habits de femme, il les avait changés en route contre les premiers qu'il avait pu se procurer ; mais il n'en était pas moins beau. Dix-huit ans au plus, une superbe figure, une taille élégante, un maintien noble et modeste, frappent et plaisent sous quelque vêtement que ce soit. Ricotte et sa fille se précipitèrent au-devant de lui ; Ricotte, pâle de plaisir

et les yeux baignés de larmes de joie ; sa fille , en baissant les siens , mais en rougissant et en palpitant de bonheur. Ricotte le serra dans ses bras et le baisa dix fois coup sur coup , en le nommant son cher fils : sa fille ne le toucha point et ne l'embrassa pas. Don Grégorio , non moins timide qu'elle , n'osa que la regarder ; mais leurs âmes se choquèrent , leurs beaux yeux se rencontrèrent , et que ne se dirent-ils point ! Quel langage , quelles expressions pourraient rendre aussi éloquemment qu'un seul regard , que le silence même , ce que deux amants heureux sentent et n'osent articuler !

Après les premiers transports , le renégat raconta comment il s'y était pris pour délivrer Don Grégorio. Don Grégorio à son tour raconta les transes qu'il avait essuyées chez les femmes qui le gardaient pour le sérail du grand-seigneur : son récit fut court , mais rendu avec grâce , et prouva que ce charmant jeune homme n'avait pas moins d'esprit et de sagesse , que d'agrémens extérieurs. En un mot , Don Grégorio et la belle Anna Félix parurent dignes l'un de l'autre , et c'était le seul digne éloge qu'on pût faire de l'un et de l'autre. Le bon Ricotte paya magnifiquement tout l'équipage , et sur-tout le fidèle renégat , qui bientôt après abjura solennellement son apostasie et entra dans le sein de l'Église. Ce brave homme de-

puis édifia toujours par la ferveur de son repentir et par la régularité de sa conduite.

Dès le lendemain le vice-roi vint se consulter avec Don Antonio sur les moyens d'obtenir, pour Ricotte et pour sa fille, la faculté de rester en Espagne, persuadés dans leur conscience qu'un aussi honnête homme et une femme aussi chrétienne, aussi vertueuse, méritaient une grâce particulière qu'il paraissait d'ailleurs possible de leur accorder sans inconvénient. Don Antonio, que des affaires personnelles appelaient alors à la cour, offrit d'y solliciter pour eux, et fit entendre à Ricotte qu'avec de la faveur et quelques sacrifices il y aurait moyen de réussir.

— Ne vous abusez point, Seigneur, lui répondit Ricotte ; ni la protection ni les présents ne réussissent auprès du grand Bernardin de Vélasco : tout élément, tout humain qu'il est, son intégrité, sa justice, sa fermeté, nous ôtent tout espoir et tout moyen d'éluder la loi. Il pense que le corps entier de notre nation est gangrené, que c'est un arbre absolument venimeux, que, pour en délivrer à jamais l'Espagne, il ne doit y laisser aucun rejeton qui avec le temps pût y pousser de nouvelles racines. Inflexible et sévère, il déjoue toutes sollicitations, toutes manœuvres. Rien d'ailleurs n'échappe à ses yeux d'argus ; un seul d'entre nous, il le découvre s'il se cache, il l'écrase s'il se montre.

— Il suffit qu'il soit juste, répliqua Don Antonio, pour me donner tout espoir ; et certainement, s'il est inaccessible aux sollicitations, il ne le sera pas à nos raisons. Don Grégorio m'accompagnera pour se montrer à sa famille, qui sans doute le croit perdu et le pleure. En attendant, Anna Félix restera chez moi avec ma femme, à moins qu'absolument elle ne s'obstine à préférer un couvent. Quant au cher Ricotte, il choisira ma maison ou celle du vice-roi, puisque son excellence consent à le prendre sous sa sauvegarde jusqu'à la décision que nous solliciterons de la cour, et qui j'espère sera satisfaisante pour tous.

Le vice-roi approuva toutes ces dispositions, à condition qu'il aurait Ricotte. On eut beaucoup de peine à déterminer Grégorio à s'éloigner d'Anna Félix ; il ne fallut pas moins que les vives représentations de Don Antonio, du vice-roi, d'Anna Félix elle-même, et sur-tout la liberté de revenir sitôt qu'il aurait vu ses parents. Enfin il partit avec Don Antonio ; il y eut beaucoup de larmes, force soupirs entre Anna Félix et lui au moment de leur séparation : il en coûte tant de se quitter quand on s'aime, et sur-tout quand, après de cruelles traverses, on ne jouit que depuis un jour du bonheur de se revoir ! Deux jours après Don Quichotte et Sancho partirent aussi ; Don Quichotte absolument désarmé et en simple campa-

gnard, sur le triste Rossinante; et Sancho à pied, traînant par le licou le cher grison qui se trouvait plus que suffisamment chargé du bagage, des armes et de toute la ferraille du chevalier.